

ÉLIE BUZYN

# J'avais 15 ans

Vivre, survivre, revivre



Le récit inspirant  
d'une vie après Auschwitz

ALISIO

*Témoignages & Documents*

# J'avais 15 ans

Vivre, survivre, revivre

**Août 1944. Après une enfance heureuse en Pologne, Élie Buzyn subit l'indicible: la déportation, l'assassinat des siens, Auschwitz puis la marche de la mort jusqu'à Buchenwald. Il a 15 ans.**

Le camp est libéré le 11 avril 1945. Comment, alors, retourner à la vie? Porté par les voix du passé, il reconstruit ailleurs ce qui a été détruit. Étrange périple de Buchenwald à la France, en passant par la Palestine et l'Algérie, étrange voyage de la mort à la vie.

Devenu chirurgien-orthopédiste, il s'engage auprès des laissés-pour-compte et de ceux que les nazis avaient voulu éliminer: témoins de Jéhovah, malades psychiatriques, personnes âgées... Un jour, il comprend qu'il est temps de témoigner.

**De l'ombre à la lumière, du silence à la parole, un chemin de vie unique retracé avec Ety Buzyn, son épouse, écrivain et psychanalyste.**

« Un destin comparable à celui d'Élie Wiesel, un témoignage bouleversant. Le récit d'un homme debout. »

**Ariane Bois, auteur du *Gardien de nos frères*,  
prix WIZO de l'Académie française**

« On touche du doigt le pire et le meilleur de l'humanité. »

*Historia*

Né à Lodz (Pologne) en 1929, **Élie BUZYN** est l'un des rares adolescents rescapés d'Auschwitz. Il est aujourd'hui, après 50 ans de silence, l'un des derniers témoins de la Shoah. Son épouse, **Ety BUZYN**, est psychologue et psychanalyste. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages dont *Quand l'enfant nous délivre du passé*, et *Quand les mères craquent*.

RECOMMANDÉ PAR

**Historia**

ISBN : 979-10-92928-73-0



18 €

Prix TTC France

ALISIO

*Témoignages & Documents*

design : Célia Cousty  
RAYON : TÉMOIGNAGE



Photographie de couverture :  
Élie Buzyn, 1946.

# J'avais 15 ans

Vivre, survivre, revivre

Avec la collaboration de Joëlle Martres et Judith Vernant  
Conseil éditorial : Sophie Carquain  
Maquette : Patrick Leleux PAO

© 2018 Alisio,  
une marque des éditions Leduc.s  
29, boulevard Raspail  
75007 Paris – France  
[www.alisio.fr](http://www.alisio.fr)

ISBN : 979-10-92928-73-0

Élie Buzyn

# J'avais 15 ans

Vivre, survivre, revivre

Le récit inspirant  
d'une vie après Auschwitz

ALISIO



*À mes parents, mes frère et sœur,  
à mes enfants et petits-enfants.*



*Je tiens à exprimer ici ma profonde  
gratitude à Ety, mon épouse, pour ses  
encouragements et l'aide précieuse qu'elle a su  
apporter à la formulation de ce témoignage.  
Mais avant tout pour sa sollicitude, depuis plus  
d'un demi-siècle, à partager les affres  
de ma difficile reconstruction.*



# Avant-propos

**L**e projet de témoigner sur mon vécu de la déportation n'est pas fortuit. Il s'est imposé au fur et à mesure de mes fréquentes interventions dans différents lieux, en particulier auprès de scolaires et d'étudiants.

En outre, le fait d'accompagner des groupes à Auschwitz, depuis plus de dix ans, a joué un grand rôle dans ma prise de conscience de l'utilité d'un témoignage écrit. Le fait, aussi que, ces dernières années, certaines voix de mes camarades de déportation se sont tues. D'évidence, je devais contribuer à laisser une trace de ma propre expérience d'enfant et d'adolescent exposé à la barbarie nazie ; expérience qui est aussi celle de toutes les victimes muettes de cette même barbarie. Et cela, avant que ma propre voix ne soit plus audible à son tour. Car

il va de soi qu'il n'existera bientôt plus d'anciens déportés vivants pour témoigner devant les nouvelles générations.

Je dois reconnaître que des pressions amicales ne sont pas étrangères à ma décision d'apporter mon témoignage personnel à l'expérience douloureuse qui lie les rescapés entre eux. Ajouter ma propre contribution aux traces écrites déjà existantes sur notre calvaire m'est finalement apparu comme un nécessaire devoir de mémoire envers les suppliciés de toutes origines. Me soustraire à la responsabilité qui m'incombait de témoigner, c'était en quelque sorte faire preuve de déloyauté envers tous nos disparus, connus ou anonymes. « Le bourreau tue toujours deux fois, la deuxième fois par le silence », dit Élie Wiesel.

Je revendique donc de n'être qu'une voix parmi tant d'autres, toutes ayant le même statut et la même valeur de témoignage historique incontestable, qui touche l'humain dans son essence même.

À cela s'ajoute une approche de mon métier, la médecine et, en particulier, de l'éthique dans ma pratique de la chirurgie, en lien étroit avec des expériences physiques douloureuses dont j'ai eu la chance de sortir, à Auschwitz et à Buchenwald, grâce à des gestes d'humanité insoupçonnables dans un tel contexte. Il m'est ainsi apparu essentiel de compléter ce témoignage

douloureux par une référence à la résilience qui m'a permis de me reconstruire sur le plan personnel et professionnel, c'est-à-dire de donner un nouveau sens à ma vie. Cette victoire sur l'adversité représente pour moi l'échec total du projet des nazis de nous éliminer.

Un tel projet si monstrueux de déshumanisation et d'extermination – qui a coûté la vie à 6 millions de Juifs, dont 1,5 million d'enfants, sans compter les très nombreuses victimes tziganes, les opposants au système nazi, les asociaux, les témoins de Jéhovah, les homosexuels, les handicapés et les malades mentaux, tous innocents – mérite l'implication de tous les témoins qui souhaitent s'exprimer. C'est mon cas, et je veux insister sur le fait que le Mal étant difficile à éradiquer de l'espèce humaine, nous devons rester vigilants à ce que les régimes totalitaires fondés sur l'exclusion, quelle qu'elle soit, ne se reproduisent plus. Oublier le passé revient à encourager sa répétition dans l'avenir. C'est le sens primordial que je souhaite inspirer à mes lecteurs.

Je les remercie à l'avance pour leur implication à transmettre ce message aux générations qui leur succéderont.



# Prologue

*« Ce n'était pas mon destin, mais c'est moi  
qui l'ai vécu jusqu'au bout. »*

Imre Kertész\*

Mes pieds martèlent le sol. Par foulées régulières, mes jambes avalent le tracé plat et gris de la route. Une rumeur, des acclamations du public massé tout au long du parcours m'accompagnent. J'ai 77 ans. Je relaie la flamme pour les jeux Olympiques d'hiver de Turin. Qu'il est à la fois loin et toujours présent, le temps où j'ai bien cru perdre ces pieds gelés, au cours de la marche de la mort d'Auschwitz à Buchenwald, cinquante-deux ans plus tôt.

---

\* *Être sans destin*, Actes Sud, 1998.

J'avais 16 ans, la taille d'un enfant de 13 et l'expérience d'un adulte.

En août 1944, lorsque le ghetto de Lodz a été liquidé, nous avons dû partir, mes parents, ma sœur et moi, pour un voyage de trois jours en wagon à bestiaux, direction Auschwitz-Birkenau. À la sortie du train, nous avons été définitivement séparés.

J'avais 15 ans, et je serais mort comme les autres enfants de mon âge si, sur la rampe de sélection, un déporté ne m'avait soufflé de prétendre que j'avais 17 ans. Grâce à lui, j'ai obtenu mon passeport pour la survie : le numéro qui m'a été tatoué, en caractères énormes sur mon bras d'enfant. Mes parents, eux, n'ont pas eu cette « chance ».

« Tu dois tout faire pour rester en vie », m'avait dit ma mère le jour de ma bar-mitsvah, dans le ghetto, moins de deux ans plus tôt. Lorsqu'est venu ce temps de la survie, ce sont ces mots qui m'ont permis de ne pas flancher durant l'interminable hiver qui a suivi.

J'avais 15 ans, et quantité de frontières à franchir pour construire une vie sur ce champ de ruines. Revivre. Pendant cinquante ans, j'ai effectué cette traversée des mondes, celle de la sous-nutrition et de la mort, celle du danger permanent jusqu'à la

réparation des vivants à travers mon choix de devenir chirurgien orthopédiste, celle de la désagrégation de mon univers et de la disparition de mes parents à celle de la construction de ma famille, lorsque j'ai rencontré mon épouse et que je suis devenu père à mon tour.

Durant ces cinquante ans, il m'a été impossible de raconter. Jusqu'à ce que mon fils formule le souhait d'aller à Auschwitz, sur les lieux de l'assassinat de ses grands-parents paternels, et que je comprenne que je n'avais pas d'autre choix que de l'accompagner.

C'est lui qui avait raison. Il fallait que j'y aille. Il fallait que je me confronte à tous ces fantômes et que je témoigne, car ne pas parler de ces millions de victimes, dont mes parents, revenait à les faire mourir une seconde fois.

Désormais, je m'y rends une à deux fois par an, avec des groupes, mais aussi et surtout avec mes enfants et mes petits-enfants, pour qu'ils soient à leur tour des témoins du témoin que je suis.

Nous y allons ensemble lorsque chacun d'eux atteint l'âge de 15 ans.



PREMIÈRE PARTIE

# Vivre

*« Ici, il n'y a pas de pourquoi. »*

Primo Levi\*

---

\* *Si c'est un homme*, Pocket, 1990



**J**e suis né à Lodz en 1929, dans une famille prospère, peu religieuse mais imprégnée de culture juive.

Je n'ai pas connu mon grand-père paternel, mort à 37 ans de tuberculose, qui m'a légué son nom et son prénom. Mon grand-père maternel, Hénoch, originaire de Strykow, un petit bourg situé à 30 kilomètres de Lodz, était un hassid très connu, issu de la dynastie de Gur\*. J'ai des photos représentant ce beau vieillard à la barbe fournie, qui étudiait toute la journée la Guemara\*\* assis dans le magasin qu'il tenait avec ma grand-mère, à la fois bazar et droguerie où l'on trouvait de tout, du tissu aux épices, en passant par la vaisselle ou les fouets pour les chevaux. Un jour, il m'a pris sur ses genoux et m'a montré la première page d'un très grand livre d'étude du Talmud. Depuis deux siècles, les chefs de famille successifs y consignaient à la main les naissances et les décès, avec les dates du calendrier hébraïque, avant de les

---

\* Juif pieux.

\*\* Partie du Talmud.

transmettre à l'état civil. Il m'a montré mon prénom, à ma place de dernier de la famille. J'avais 5 ans, et je savais déjà lire l'hébreu.

Ma mère, Sarah, très présente, s'occupait de ses trois enfants : mon frère, Avram, qui, avec ses onze années de plus que moi, jouait un peu le rôle de chef de la fratrie, Tauba, ma sœur, de six ans mon aînée et moi, le petit dernier. Maman nous choyait tous, mais j'étais le chouchou, gâté et entouré. J'ai reçu beaucoup d'amour, des provisions de force pour toute la vie.

Douce et réservée, efficace, maman estimait que même en présence de personnel, nous devions participer à l'entretien de la maison en rangeant notre chambre. Elle avait d'ailleurs la réputation de particulièrement bien traiter ses employées ; des jeunes femmes qui se bouscuaient pour travailler chez nous, puis la plupart du temps nous quittaient presque du jour au lendemain pour se marier. Je n'ai compris que plus tard la raison de ce défilé de fiancées : dans la région, tout le monde savait que ma mère offrait leur trousseau de mariage (ce qui était loin d'être négligeable) à ses employées de maison !

Nous, les enfants, l'aidions aussi à laver le linge ; la fonction qui m'était dévolue consistait à faire tourner l'essoreuse – deux rouleaux en caoutchouc à actionner à la manivelle, entre lesquels passaient les

draps. Puis nous étendions le linge dans le grenier de la maison pour qu'il sèche.

Petit dernier, je n'étais pas pour autant un modèle de sagesse et profitais, comme tous les gamins de mon âge, des dîners d'adultes pour multiplier les bêtises. Par exemple, je trouvais très drôle de me glisser sous la table et, abrité des regards par la nappe, de nouer les lacets des chaussures des invités avec ceux des membres de ma famille. Je me souviens aussi d'avoir un jour posé un traversin dans le couloir menant de la cuisine à la salle à manger, pour faire chuter l'employée de maison, qui portait précautionneusement la soupière. Cette fois, j'avais atteint les limites de l'indulgence de ma mère, qui m'a copieusement corrigé. Autant dire que je n'ai jamais recommencé.

Femme de conviction, très engagée dans les actions humanitaires à travers la WIZO\*, ma mère mettait en pratique ses valeurs morales et humaines auprès des plus pauvres. Bien que peu religieuse, elle respectait la tradition, la cacherout et l'aumône. Elle était surtout consciente des réalités du monde juif, à une époque où les Juifs d'origine polonaise étaient

---

\* *Women's International Zionist Organization*, en français : Organisation internationale des femmes sionistes.

chassés d'Allemagne et, totalement démunis, arrivaient en masse dans notre pays.

Je me souviens d'ailleurs avoir perçu, dès 1933, une certaine agitation autour de moi. Je n'avais que 4 ans, mais je saisisais des bribes de conversations très inquiétantes à la suite de l'arrivée d'Hitler au pouvoir.

Lorsque j'ai eu 6 ans, maman m'a assigné une mission particulière. La coutume voulait que le vendredi après-midi, à l'orée du shabbat, on donne aux pauvres qui venaient demander la charité. Ceux-ci se présentaient généralement à la porte par petits groupes, qui envoyaient des représentants auxquels j'étais chargé de distribuer les pièces de la coupelle bien remplie que me confiait ma mère.

Un soir, derrière l'un des mendiants qui me sollicitait au nom d'un de ces groupes, j'ai reconnu certains visages que j'avais aperçus un peu plus tôt dans la journée. Tout fier d'avoir identifié des « fraudeurs », je suis allé trouver ma mère, qui m'a gentiment rabroué : « Ne t'occupe pas de cela. Ton rôle est de donner, et peu importe si tu donnes deux ou trois fois aux mêmes personnes. Si elles reviennent, c'est qu'elles en ont besoin. Deux ou trois pièces de plus, de toute façon, ce n'est pas grand-chose. »

Parfois, ma mère me demandait de céder ma chambre à des parents, des amis, ou même à des étrangers en déshérence – ces Juifs chassés d'Allemagne nazie – qu'elle accueillait à la maison. J'allais alors dormir dans la chambre de ma sœur... jusqu'à ce que celle-ci se plaigne à ma mère que ses amies, juives comme polonaises (avec ces dernières, il lui est arrivé de goûter au porc et de manger du pain à Pessah !), s'intéressent moins à elle qu'à moi, « l'adorable petit garçon ». Maman a continué à offrir ma chambre à ceux qui en avaient besoin et, moi, j'ai dû migrer dans le séjour.

Maman était très dévouée à sa famille restée à Strykow. Maman, dont nous ne pouvons, avec le recul du temps, qu'admirer la force et la subtilité de son souci d'autrui, l'humanité, la justesse de ses positions et de ses décisions. Sa compréhension d'un contexte historique complexe lui a ainsi permis d'aider son frère. En conflit avec sa famille pour avoir rejeté l'orthodoxie après son passage à la yeshiva, celui-ci vivait chez mes parents la semaine, où il préparait seul son baccalauréat polonais, unique diplôme reconnu à l'étranger, et passait le shabbat à Strykow. Militant au sein du parti communiste, il avait une conscience aiguë du difficile devenir du monde juif en Pologne et savait que pour accomplir son désir de devenir médecin, il devait quitter le pays. Mes parents l'ont également compris

et ont partiellement financé ses études de médecine en France, ce pays alors démocratique et ouvert. Pendant les vacances universitaires, à la demande de maman, il nous rendait visite. Lorsqu'il était à la maison, celle-ci le nourrissait et le traitait comme un fils. Je me rappelle encore les entendre parler polonais... Je me souviens aussi des dernières vacances que nous avons passées ensemble. C'était en 1939.

Il y a une dizaine d'années, lors d'une fête de l'OSE\*, j'ai entendu une chanson qui a fait remonter à ma mémoire une scène qui y était profondément enfouie depuis bien longtemps. Un jour, mon frère nous avait réunis à l'occasion de l'anniversaire de notre mère. À un moment précis, il a allumé la radio et le speaker a annoncé : « À l'attention de Sarah Buzyn, de la part de son fils aîné. » Avram a alors pris maman dans ses bras et a dansé avec elle sur l'air de *Pour moi, tu es la plus belle*. Je revois le regard de ma mère valsant avec son fils, emplis d'un tel bonheur qu'elle semblait rayonner. Chaque fois que j'y repense, les larmes me montent aux yeux.

Contrairement à ma mère, qui représentait le centre de mon univers, je connaissais peu mon père, Yehoshua Guershon, un industriel du textile dont les

---

\* Œuvre de secours aux enfants.

affaires absorbaient l'essentiel de son temps. Un jour, alors que j'avais 7 ou 8 ans, il a décidé de me montrer une partie de son activité, entre deux déplacements professionnels. Je suis resté bouche bée devant le respect que lui témoignaient ses collaborateurs. Ainsi, mon père était un homme important ? En sortant, il m'a invité à déjeuner dans un restaurant chic. Sur le chemin du retour, il m'a offert une énorme glace, dont il a lui-même choisi le parfum. C'était de la vanille. Ce goût ne m'a jamais quitté et reste, après toutes ces années, mon parfum préféré.

Le samedi matin, mon père m'emmenait à la synagogue. Après l'office, suivant la coutume, il conviait un pauvre à notre table et le traitait en invité d'honneur. Il le plaçait à sa droite, ne s'adressait qu'à lui, le valorisait et lui témoignait un tel intérêt que nous avions l'impression de ne plus exister.

À la maison, nous pratiquions trois langues : le polonais, le yiddish et l'hébreu. Chacun les comprenait toutes, mais maman s'adressait à moi en polonais, à mon père en yiddish et à mon frère en hébreu. Ce dernier était élève au lycée Itzhak Katzenelson de Lodz, le seul établissement secondaire juif laïque et sioniste dont la première langue était l'hébreu et où l'on pouvait passer son bac en langue hébraïque. J'ai moi-même étudié à l'école du même nom, qui préparait à ce lycée.

Avram était un sioniste militant. Le matin, pour obéir à mon père, il mettait ses téfilines\*, mais au lieu du livre de prières, il lisait le quotidien polonais, ce qui avait le don de mettre notre père en rage.

En 1938, âgé de 20 ans, il est parti dans une exploitation agricole sioniste en Pologne, pour préparer son voyage en Palestine. Ma mère en a été très affectée. Mon père a été le chercher et lui a fait renoncer à son projet en insistant sur le fait que son départ rendrait notre mère malade.

Lorsqu'il sera fusillé devant nous, mon père, pensant qu'en le ramenant à la maison, il avait été la cause de sa mort, ne cessera de répéter « J'ai tué mon fils ».

*En novembre 1939, Lodz est incorporée au Reich. Ses synagogues sont incendiées. Chaïm Rumkowski, abject personnage, fonctionnaire autocrate et mégalomane, « Roi des Juifs » autoproclamé – au point qu'il fera imprimer des billets à son effigie –, est placé à la tête des autorités juives du ghetto, de la police, et devient, à ce titre, la courroie de transmission des ordres de la SS.*

---

\* Cubes de cuir contenant des bandes de parchemin sur lesquelles sont inscrits des passages de la Torah. On les porte au bras gauche et sur le front.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**J'avais 15 ans**  
Élie Buzyn



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

A L I S I O